

Werk

Titel: La presse de langue d'oc

Autor: Veran, Jules

Ort: Erlangen

Jahr: 1907

PURL: https://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?345572629_0023 | log94

Kontakt/Contact

[Digizeitschriften e.V.](#)
SUB Göttingen
Platz der Göttinger Sieben 1
37073 Göttingen

✉ info@digizeitschriften.de

La presse de langue d'oc.

Par

Jules Véran à Paris.

Peut-être les provençalistes qui collaborent à ce recueil, à côté desquels, humble félibre, je me sens bien indigne de figurer, seront-ils heureux d'avoir quelques renseignements sur la presse de langue d'oc, qui, si elle n'exerce aucune action sur les événements de ce monde, a, du moins, pour eux, l'avantage de leur offrir, dans leur riche diversité, les formes vivantes du provençal moderne.

Le nombre des publications périodiques en langue provençale, journaux ou revues, tant disparues qu'existantes, s'élève à une cinquantaine, chiffre qui étonnerait beaucoup de Français et même de Méridionaux.

Nous ne comprenons pas dans ce nombre les journaux qui font dans leurs colonnes une place au provençal.

Un seul d'entre eux mérite une mention particulière. C'est le journal la *Commune*, qui paraissait à Avignon en 1848. Mistral et Roumanille y firent leurs premières armes. Mistral avait dix-huit ans. Il signait du pseudonyme de *Boufarèu*, qui est, en Provence, un des noms populaires du mistral. Roumanille écrivait des poésies françaises qu'il signait, avec un bel orgueil juvénile, *Joseph Roumanille, de Saint Rémy*. Il était, on le sait, originaire de S^t Rémy-de-Provence. A son lit de mort, il se confessa, comme d'un péché, d'avoir écrit ces poésies en langue française. Il disait des vers, et M^{me} Roumanille, qui était à son chevet, de lui demander: „Ce sont des vers de Lamartine, mon ami, que tu dis?“ Elle savait qu'il aimait beaucoup Lamartine. „Non, répondit Roumanille; ce sont des vers français que j'ai faits en ma jeunesse, et puisque voici l'heure où je dois avouer toutes mes fautes, il faut bien que je confesse celle-là.“ C'est de M^{me} Roumanille elle-même que nous tenons cette touchante anecdote.

Nous n'avons à nous occuper, avons-nous dit, que des périodiques

complètement rédigés en provençal. Les disparus sont plus nombreux que les vivants. On en compte une trentaine : le *Dominique*, le *Cascavèl*, la *Farandole*, la *Cigalo d'or*, le *Prouvençau*, le *Boui-Abaisso*, le *Tambourinaire*, le *Tron-de-l'èr*, le *Zòu*, la *Revisto 'gascouno*, le *Paioun*, le *Campanié*, le *Nouvelisto*, la *Bugadièro*, le *Brusc*, le *Coucha-Carema*, le *Fica-Nas*, le *Lengodoucian*, le *Calèl*, la *Cisampo*, l'*Ech-Luroun*, le *Gril*, l'*Aidli*, l'*Idèio prouvençalo*, la *Targo*, la *Campana de Magalouna*, le *Subiet*, le *Mont-Segur*, le *Viro-Soulèu*.

Les plus anciens de ces journaux furent le *Boui-Abaisso* et le *Tambourinaire*, qui parurent tous deux en 1840, le premier à Tarascon, le second à Marseille. Le *Boui Abaisso* fut créé par Désanat, un charcutier de Tarascon, qui fut un des précurseurs du Félibrige les plus féconds.

Le *Dominique*, journal satirique, fondé à Nîmes en 1876 par Louis Roumieux, le plus spirituel des félibres, disparut au bout d'un an à la suite de démêlés avec la censure!

Il fut remplacé par la *Cigalo d'or*, qui paraissait à Montpellier et qui eut pendant plusieurs années une existence très-brillante. Albert Arnavielle, Louis Roumieux, Antonin Glaize et d'autres félibres de marque y collaborèrent. C'est là que parurent pour première fois les *Fiho d'Avignoun*, d'Aubanel. On y trouve enfin des polémiques épiques des partisans de la terminaison provençale en *o* contre les partisans de la terminaison montpelliéraine en *a*.

Le *Tron-de-l'Er* (1877—1882) et le *Zòu* (1886—1888) étaient publiés à Marseille avec la collaboration d'Antide Boyer, devenu depuis député socialiste, de Jean Lombard, que son roman sur *Byzance* devait rendre célèbre après sa mort, de Clovis Hugues, qui s'est fait un nom comme poète français et comme homme politique, de Félix Gras, qui devait mourir Capoulié du Félibrige. Ces deux journaux représentaient, avec l'almanach la *Lauseta*, publié à Montpellier par Xavier de Ricard, le „Félibrige rouge“, anticlérical et fédéraliste.

Le *Lengodoucian*, publié plus tard, en 1892, par un poète de premier ordre, Auguste Fourès, servit les mêmes idées.

L'*Aidli* qu'avait fondé Mistral en 1890 et qui paraissait les 7, 17 et 27 du mois, ce que Paul Arène appelait une périodicité cabalistique, vécut une dizaine d'années. La collection de l'*Aidli* est précieuse à consulter pour ceux qui voudraient étudier ce qu'on peut appeler la doctrine félibréenne, que Mistral y exposait, au hasard des circonstances, soit dans des Notes anonymes, soit dans des articles qu'il signait tantôt *Mèste Franc* et tantôt *Gui de Mountpavoun*. On y peut lire aussi de beaux vers dûs aux meilleurs poètes provençaux et . . . des quatrains — réclame pour un savon, composés pour la plupart par Mistral lui-même qui prenait grand plaisir à ce jeu.

Terminons enfin cette revue des journaux disparus par la *Campana de Magalouna*, journal populaire de Montpellier, qui, fondée en 1892, n'a cessé de paraître qu'en 1905 et qui serait ainsi le journal de langue d'oc ayant eu la plus longue existence si la *Sartan*, de Marseille, fondée en 1891, n'existait encore.

Parmi les journaux ou revues existant à cette heure, citons: le *Felibrige*, la *Terro d'Oc*, la *Cobreto*, les *Reclams de Biarn e Gascougnò*, le *Lemouzi*, le *Bournat*, la *Prouvènço*, le *Camel*, le *Gau*, l'*Occitania*, la *Sartan*.

Le *Felibrige*, revue mensuelle fondée à Marseille en 1887, contient depuis cette date toute l'histoire du mouvement félibréen, faits et écrits. C'est le recueil officiel des actes du félibrige.

Le *Bournat*, revue fondée en 1904, est l'organe des félibres du Périgord, dont le président est M. Camille Chabaneau.

Prouvènço, fondé en 1905 à Avignon par le capoulié actuel du Félibrige, Pierre Dévoluy, est, pour ainsi dire, l'organe officiel du Félibrige.

D'une très-haute tenue littéraire, il ne fait qu'une place assez restreinte aux œuvres d'imagination pour consacrer la plus grande part de ses colonnes aux nouvelles qui intéressent le félibrige et à l'exposé de la doctrine mistralienne.

Le *Gau*, qui se publie aussi à Avignon depuis une dizaine d'années sous la direction du renommé prédicateur provençal, le Père Xavier de Fourvières, actuellement abbé d'un couvent de Prémontrés en Angleterre, offre cette particularité qu'il s'adresse principalement aux membres du clergé.

Enfin l'originalité d'*Occitania*, fondée depuis deux ans, comiste en ce que cette revue est écrite en languedocien et en catalan. Elle a deux centres de rédaction, Toulouse et Barcelone.

Il y aurait un volume à écrire sur la façon dont naissent, vivent et meurent ces journaux et sur leur composition. Bornons-nous à quelques notes.

On ne trouve jamais à l'origine des journaux félibréens une Société d'actionnaires à capital fixe ou variable: ils ignorent totalement ce qu'est un capital. Ils naissent comme ils meurent: sans un sou. Un beau jour, à la suite d'un banquet ou d'une *felibrejado*, les félibres d'une ville ou d'une région se disent: si nous fondions un journal? Et l'on décide de fonder un journal. On a tôt fait de trouver un titre, quelque chose de très populaire comme la *Sartan*, la *Campana de Magalouna*, le *Camel*, le *Cascavel*, et l'on s'en va tout droit chez un imprimeur du pays qui accepte sans aucune hésitation de faire les frais du premier numéro: comment n'aurait-il pas confiance dans les quatre ou cinq personnes qui viennent le trouver et qui sont ses compatriotes?

D'ailleurs les frais sont peu élevés, les journaux félibréens étant tous de format modeste et ne paraissant qu'une fois ou deux par mois.

Le journal „sort“. Il est crié dans la rue. C'est une nouveauté, une amusante nouveauté. Le premier numéro, très-soigné, avec des histoires populaires, des contes humoristiques, s'enlève. Le journal est lancé.

Il faut le faire vivre. La vente au numéro est incertaine. Il faut les abonnements. Les félibres en chercheront. Deux par deux, ils partent en chasse, ceux-ci voyant les commerçants, ceux-là les cafés et restaurants, ceux-là le clergé, etc. On écrit aussi aux compatriotes qui ont quitté le pays, mais qui aimeront de lire les bonnes histoires du crû dans la langue de leur enfance. Les abonnements arrivent. Le journal vit.

Il ne vit pas longtemps. Des journaux comme la *Sartan*, qui n'a pas cessé de paraître depuis 1891, et la *Campana de Magalouna*, qui a vécu treize ans, forment des exceptions remarquables. En moyenne, un journal félibréen ne va pas au delà de 4 ou 5 ans.

C'est qu'il y a une chose de plus difficile que de trouver des abonnés : c'est de les conserver, même lorsque l'abonnement ne coûte que 2 francs ou au maximum 3 francs par an, ce qui est le prix des journaux de langue d'oc. Au renouvellement annuel, il y a des manquants. On les gronde et on les sollicite de façon amusante, dans le journal même, à la „Petite Correspondance“ — „Eh quoi! dit-on à l'un, vous refuseriez quarante sous à notre œuvre! ce n'est pas possible!“ — A un autre: „La Poste nous a retourné le mandat que nous avons tiré sur vous; ce doit être une erreur: nous allons vous le faire représenter.“ — A un autre: „Vous ne voudriez pas vous faire remarquer pour trois francs? Qu'est-ce trois francs pour vous!“ Ce petit chantage innocent amuse et réussit . . . pendant un certain temps, jusqu'au jour où des deux côtés l'on se lasse de demander et de répondre.

Peut-être, bien administrés, les journaux félibréens prospéreraient-ils davantage. Mais ils n'ont point d'administration. Les cigales sont peu faites pour compter. Nous connaissons un journal où l'on perd, un jour, la liste des abonnés! A ce jeu, évidemment, les félibres finissent par tout perdre, sauf leur bonne humeur, que rien ne peut abattre.

Il faut savoir enfin que dans un journal félibréen, c'est un seul homme, félibre dévoré du feu sacré, qui fait tout. Cet homme est à la fois directeur, administrateur, rédacteur en chef, secrétaire de rédaction, prote, metteur en pages, colleur de bandes et expéditeur! Pour que l'on apprécie comme il convient l'étendue de ce dévouement, souvenons-nous que les félibres ne sont pas des „hommes de lettres“, que tous, sauf de très rares exceptions, sont obligés de gagner leur vie en tra-

vaillant et la plupart dans de modestes emplois et qu'ils doivent prendre le temps qu'ils consacrent au journal sur leurs maigres heures de liberté et leurs soirées.

La besogne du félibre qui se charge d'un journal, bien que celui-ci ne paraisse, au maximum, que deux fois par mois, se complique encore d'un travail de révision et de correction de copie qui est fort pénible. La „copie“ abonde, certes! Aux Jeux Floraux de Montpellier, en 1895, il n'y eut pas moins de 700 envois! C'est dire si le nombre des braves gens qui s'essayent à écrire en provençal est devenu considérable! Mais c'est la bonne „copie“ qui est rare! Entendez seulement la copie de forme correcte et de bonne orthographe. Et quel travail que la chasse aux gallicismes et aux infractions à l'orthographe du *Trésor du Félibrige!* . . . Un beau jour, le directeur — administrateur — rédacteur en chef — secrétaire de rédaction — prote — metteur en pays, etc., laisse tomber ses bras de fatigue . . . et le journal est à terre.

La „Cause“ n'y perd rien d'ailleurs, car un journal n'a pas plus tôt disparu qu'il s'en fonde un autre dans une ville voisine: dans le Midi, les feuilles nouvelles poussent les feuilles mortes.

Il nous reste à dire un mot de la composition des journaux de langue d'oc. Ils contiennent des vers et de la prose, et, généralement, plus de vers que de prose. C'est que, d'une part, les poètes provençaux, ou, si l'on préfère, les versificateurs sont beaucoup plus nombreux que les prosateurs; d'autre part, tous ceux, sans exception, qui cultivent la langue provençale commencent par faire des vers: la poésie, a-t-on dit, est la langue des peuples à leur naissance; c'est aussi sans doute la langue des renaissances.

Les poètes des journaux provençaux chantent tout ce que chantent les poètes.

Quant aux prosateurs, une remarque s'impose à leur sujet: c'est qu'ils ne sortent pas, sauf de très-rares exceptions, des contes populaires et des histoires plaisantes.

La raison en est, évidemment, dans le caractère essentiellement populaire des journaux félibréens.

Mais il en est une autre.

Si la prose provençale, souple, riche, pittoresque, paraissait convenir à merveille aux genres familiers, et même en raison de son harmonie et de ses belles sonorités, à l'éloquence, ce qu'ont avec éclat démontré, par leurs discours Mistral, Aubanel, Félix Gras, le Père Xavier de Fourvières, elle fut longtemps tenue pour absolument impropre aux travaux sérieux, on, si l'on préfère, scientifiques. Réléguée aux champs, dans les ateliers des artisans, dans les demeures humbles des petits bourgeois et des ouvriers, elle était restée, pendant des siècles, si com-

plètement étrangère aux progrès de l'esprit! On n'imaginait pas que l'on pût penser en provençal. On pense — et l'on écrit — avec des mots. Où était le vocabulaire scientifique provençal? Et si l'on n'avait point souci des termes techniques que toutes les langues s'empruntent les unes aux autres, pouvait-on, sans faire violence au génie même du provençal, le plier aux formes abstraites qui jouent aujourd'hui un rôle si important dans la langue de l'histoire, de la critique, de la philosophie, de la science?

Des écrivains provençaux, pour qui l'usage du provençal n'est pas une simple fantaisie, un amusement de dilettante, et qui ont imposé à leur esprit une discipline assez sévère pour qu'aucune idée ne se présente à eux sans qu'elle trouve immédiatement en eux sa forme provençale, ont tenté ce qui paraissait impossible. Leurs efforts, que l'on a pu suivre d'abord dans l'*Aïdli*, et que l'on peut suivre encore dans *Prouvènço*, ont été couronnés de succès. Tandis que Mistral, avec l'aisance de son génie qui se joue de toutes les difficultés et son incomparable science des ressources de sa langue, traitait des sujets les plus divers, les plus élevés et les plus ardu, sans cesser d'être un peu classique, philosophe, critique, historien, dans le style de Platon, de Cicéron, de Bossuet, d'autres, tels que Pierre Dévoluy, Jules Ronjat, Paul Roman, versaient hardiment dans leur provençal toutes les conquêtes des langues modernes et dotaient la littérature provençale d'études historiques, critiques, philologiques, philosophiques, scientifiques, qui ont été pour les provençalistes une surprise et pour tous les amis de la langue d'oc une joie.

Si nous avons quelque goût pour les prophéties, peut-être nous laisserions-nous aller pour donner une conclusion à ces simples Notes, à parler de l'avenir de la presse de langue d'oc. Contentons-nous de constater que les journaux provençaux vivent: ils vivent si bien qu'ils ne cessent de se quereller entre eux. Ils vivront probablement autant que le provençal, car le besoin d'écrire semble devenir tous les jours, hélas! plus impérieux et plus répandu que le besoin de lire. Mais que vivra le provençal? Il n'y a guère que Nostradamus qui aurait pu le dire: il est mort.
